

ENAULT LOUIS

CHRISTINE

Louis Enault
Christine

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=24713801

Christine:

Содержание

I	4
II	17
III	40
IV	44
V	49
Конец ознакомительного фрагмента.	52

Louis Enault

Christine

I

Le lac Mélar, dont les longs bras projetés dans toutes les directions font communiquer l'intérieur de la Suède avec la mer Baltique, offre, pendant les belles journées d'hiver, un assez curieux spectacle. Pénétrant par mille canaux la ville bâtie sur ses flots mêmes, il devient, dès que le froid décembre l'a couvert d'une couche de glace unie et transparente, le boulevard de Gand, le Hyde-Park, le bois de Boulogne et le Prater de Stockholm: c'est le rendez-vous de la fashion suédoise, et l'étranger peut en deux heures y passer la revue complète des merveilleux et des élégantes de cette gracieuse capitale. Le beau golfe, qui s'incline et s'arrondit vers l'orient, est pour la ville de Charles XII – cette Venise du Nord – ce que le Grand-Canal est pour la cité des doges. On s'y rassemble, on s'y promène, on y flâne, on y patine. Tout Stockholm est là de deux heures à quatre, comme tout Paris, de quatre à six, est au Lac ou à la Cascade.

En 184., par une radieuse après-midi de février, un traîneau lancé à toute vitesse franchissait la place des Chevaliers, sur laquelle on n'avait pas encore élevé la statue du roi Charles-Jean XIV, et laissant à sa droite le noble palais de *Riddarhus*,

débouchait au galop sur le lac, à l'endroit même où l'un de ses bras s'infléchit comme pour enlacer la ville dans sa molle étreinte.

Deux jeunes gens, enveloppés de fourrures, étaient assis à l'arrière du traîneau.

«Que c'est donc beau, chevalier! dit l'un d'eux en se soulevant pour mieux embrasser dans son ensemble la vaste étendue; il me semble que j'ai pour la première fois l'idée de la blancheur; cette nappe uniforme de neige amoncelée m'attire, m'éblouit, et m'attire encore. Elle donne à l'atmosphère je ne sais quelle éclatante sérénité; je n'avais pas encore vu cette lumière pure que tout répercute et que rien n'altère. C'est vraiment beau!

– Mon Dieu! reprit l'autre, je sais bien que cela ne vaut pas Paris. Rien ne vaut Paris, mon cher comte! mais je conviens pourtant que ce premier coup d'œil a bien son charme.

– Je connais toutes les grandes villes d'Europe, reprit le premier interlocuteur, et je vous déclare que je n'ai jamais admiré un plus magnifique spectacle.

– Alors je suis heureux d'avoir pu vous l'offrir comme bienvenue à votre arrivée parmi nous. Vous autres diplomates, vous êtes un peu gâtés: vous prenez la fleur de tout, et quand elle est cueillie, vous partez.»

Le jeune homme sourit et ne répondit rien. C'est une habitude prudente, qui ne compromet jamais: il l'avait prise avec un élève de M. de Tallayrand dans sa première chancellerie.

Le comte s'appelait Georges de Simiane. Longtemps attaché

à la légation française près d'une petite cour d'Allemagne, il venait de passer en qualité de secrétaire à l'ambassade de Suède. Arrivé à Stockholm depuis deux jours seulement, il avait eu la bonne fortune de retrouver le matin même une de ses plus aimables relations d'autrefois dans le chevalier Axel de Valborg, chambellan du roi, qui avait été reçu tout un hiver à Paris chez la mère de Georges, Mme la marquise de Simiane.

Ceux qui n'ont pas vécu dans les pays du Nord ne savent pas quelle vie nouvelle leur apporte chaque hiver. Pendant de longues semaines, en flocons drus et serrés, la neige tombe... ou plutôt elle est si abondante et si compacte, que l'on ne sait vraiment pas si elle tombe. Vous marchez au sein d'un nuage de duvet froid; vous êtes enveloppé dans un tourbillon blanc; à chaque pas que vous faites, il semble se resserrer autour de vous et vous enlacer dans des entraves cotonneuses et glacées. Le sol, sous vos pieds, c'est la neige; le ciel, sur vos têtes, c'est encore la neige – toujours la neige. Il n'y a plus au monde qu'un élément: la neige! C'est alors vraiment qu'il faut plaindre le voyageur. L'instinct le conduit bien plus que la raison: il marche au hasard, à demi aveuglé; ses chevaux, baissant tristement la tête et ne pouvant plus retrouver la piste accoutumée, vont comme on les pousse, sans savoir où; si vous vous arrêtez, si vous détournez les yeux, si vous vous accordez une distraction d'un instant, vous ne retrouverez plus votre route incertaine; vous êtes perdu! L'oreille, qui cherche en vain à saisir une vibration dans l'air muet, s'effraye de ce calme lugubre, symbole de la mort. La neige tombe sans bruit, et le pas

mat s'amortit dans une ouate molle... Seulement, de temps en temps, un corbeau secoue dans l'espace blanc ses ailes sombres et pesantes, et mesure, par un croassement lugubre, les intervalles de ce silence plein d'angoisse.

Mais quand la neige a tombé pendant bien longtemps, quand la plaine, la montagne et les bois ont reçu leur parure d'hiver, la scène change d'aspect. Une nappe partout égale, immense, s'étend sur la nature uniforme; les vallées sont remplies, les montagnes abaissées; un seul niveau passe sur le pays tout entier. La Suède n'est plus qu'une vaste plaine, déroulant d'horizon en horizon, pendant cinq cents lieues, ses perspectives infinies. Quand, vers midi, la brume, roulée par un vent léger, s'écarte; quand rien ne trouble la transparence bleue de l'éther, le soleil, sur la neige immaculée, resplendit avec un incomparable éclat. Il y a je ne sais quelle gaieté légère dans l'air vif et sec, et les rayons qui se brisent sur la surface brillante projettent dans l'atmosphère sereine une lumière éblouissante. La scène change d'aspect quand on entre dans les bois. La tête brune des grands sapins est poudrée à frimas; leurs bras longs et maigres accrochent la neige au passage; elle reste attachée aux rameaux, çà et là, comme les flocons d'une toison déchirée. Les longues aiguilles des pins se recouvrent de cristallisations diamantées, et des girandoles de glaçons, étincelantes pierreries de l'écrin des hivers, courent d'un arbre à l'autre, comme les pendeloques d'un lustre constellé, reflétant mille feux dans les facettes de leurs prismes. Dans les environs de Stockholm, ces grands spectacles

prennent un caractère plus étrange encore. La civilisation, dont cette ville élégante est un foyer ardent, se mêle à la nature, et l'homme anime de sa présence et de sa joie la scène magique du paysage.

Le jour où commence ce récit, la ville entière semblait se répandre sur son beau lac, dont la glace éclatante était à chaque instant sillonnée de traîneaux et de patineurs, qui l'effleuraient par essais rapides. Les petites îles posées sur les rochers, et qui, pendant la saison d'été, ressemblent de loin à des bouquets de fleurs dans des coupes de granit et de porphyre, opposaient gaiement le contraste de leur verdure foncée à la blanche monotonie de la plaine trop égale.

Un de ces îlots, situé à un quart de lieue de Stockholm, était entouré d'une foule compacte et un peu bruyante. Du côté de la ville, il s'échancrait en un croissant profond, dont les extrémités étaient garnies d'une double rangée d'épicéas noirs et de laryx argentés, mêlés de quelques saules aux bourgeons bruns sur des rameaux d'un vert pâle. Cette petite anse abritée servait d'arène favorite aux patineurs, qui venaient faire assaut de grâce et d'agilité, devant une élite de juges coiffés jusqu'aux yeux et cravatés jusqu'aux oreilles.

Quelques femmes, descendues des traîneaux et appuyées aux bras de leurs cavaliers servants, brillaient au premier rang et suivaient d'un œil inquiet, comme on ferait chez nous les péripéties d'un steeple-chase, les passes et les voltiges de cinq ou six virtuoses qui, dans leurs jeux, décrivaient mille courbes,

dessinaient des arabesques, brodaient des festons, inventaient des figures, et, au milieu de leurs entrelacs sans fin, traçaient rapidement des chiffres mystérieux, plus rapidement effacés. Un jeune officier aux gardes, rose et blond comme un chérubin, attirait particulièrement l'attention des belles promeneuses. Rien n'égalait la souplesse et la force de ses muscles d'acier: il glissait à travers mille obstacles sans s'y heurter jamais, et passait au milieu des groupes sans effleurer la fourrure d'une pelisse ou la basque d'un habit. Tout à coup, au plus vif de son élan, il s'arrêta, et, se redressant sur le talon d'un seul patin, par une série de voiles précipitées, il traça, sur la glace, qui se fendillait avec de petits craquements secs, douze ou treize circonférences de même grandeur et se coupant entre elles avec une régularité parfaite. Un murmure flatteur s'éleva de toutes parts, et le jeune homme fut salué d'une triple salve d'applaudissements.

«Et dire qu'*Elle* n'est pas là! fit-il en se penchant à l'oreille du chevalier Valborg.

– Voilà son traîneau qui passe, répondit celui-ci; à vrai dire, je crois qu'il est vide, mais ses chevaux vous ont vu peut-être, c'est déjà quelque chose.

– Si peu!» reprit l'officier en riant. Et il s'élança de nouveau sur la glace polie.

Georges avait suivi des yeux la direction du regard de deux Suédois. Il aperçut dans la distance un traîneau, vide en effet, qui se dirigeait assez rapidement vers le nord.

Comme le sport du patin n'est pas précisément dans les

habitudes de la diplomatie, le comte de Simiane trouva que ces exercices, fort intéressants tout d'abord, finissaient par devenir assez monotones, et il demanda de continuer sa promenade. Le cocher, à qui on ne donna point d'ordre, suivit la route que le traîneau avait prise avant lui.

Bientôt un point mouvant à l'horizon se détacha, noir sur la neige blanche. C'était le traîneau qui revenait. Il approchait avec une rapidité inouïe, et l'on put, au bout de quelques instants, distinguer le harnachement rouge de quatre poneys noirs, de cette race d'Islande, la plus petite de l'Europe, mais la plus intrépide, qui couraient comme le vent. Je me trompe: ils bondissaient plutôt qu'ils ne couraient; leur sabot soulevait la neige qui les enveloppait d'un tourbillon diaphane. Leurs yeux brillaient comme des charbons; leurs naseaux soufflaient des nuages, et ils secouaient, en mordant leur poitrail, leur épaisse et rude crinière, emmêlée de givre.

Quand les traîneaux se croisèrent, ni l'un ni l'autre ne ralentit son allure, et c'est à peine si Georges put apercevoir, à demi couchée sur une peau de renard bleu, une femme qui lui parut jeune. Il ne distingua point ses traits; mais en la voyant ainsi passer dans son nuage rapide, il se rappela ces divinités du Walhalla, les walkyries belles et froides, qui traversent le ciel en emportant les âmes.

«Est-ce que nous allons encore loin? dit M. de Simiane; je crois que j'ai froid.»

Le chevalier de Valborg lui jeta un regard malicieux et, sans

rien répondre, se contenta de siffler d'une certaine façon – sage économie de paroles dans un pays où elles pourraient geler en l'air avant d'arriver à destination. Aussitôt le cocher tourna bride.

«Quelle est cette femme qui vous a salué de la main? demanda le comte au cavalier.

– C'est la comtesse de Rudden; on l'appelle ici la comtesse Christine.

– Qui, on?

– Tout le monde.

– On s'en occupe donc?

– On s'en préoccupe... Elle n'est indifférente à personne; et tenez! vous-même, vous ne l'avez pas même vue... vous seriez incapable de la reconnaître...

– Vous croyez?

– J'en suis sûr! et pourtant vous me demandez déjà qui elle est.

– Mettons que je ne vous ai rien demandé.

– Soit! mais sachez que, si l'on s'occupe de la comtesse Christine, ce n'est pas du tout comme vous l'entendez...

– Mais je vous jure que je ne l'entends d'aucune façon.

– Mme de Rudden est une de ces femmes qui n'ont que des amis!

– C'est ainsi qu'un homme du monde doit parler de toutes les femmes.

– Oui; mais je parle sincèrement.

– Et cet officier aux gardes qui dit: *Elle?*

– C'est un des mille soupirants. Il ne compte pas.

– Cela le regarde; mais il est du moins permis de trouver que votre comtesse se donne des airs assez étranges, seule dans son traîneau, emportée au galop sur la neige par quatre petits monstres. Je la tiens pour une grande artiste: elle entend merveilleusement la mise en scène.

– Elle! c'est la femme la plus simple du monde.

– Chevalier, il n'y a pas de femme simple: la plus naïve est rouée comme dix hommes. Mais, puisque nous retournons, je serais curieux de la voir.

– C'est précisément ce que je vous disais...

– Je ne comprends plus.

– A peine arrivé, vous voulez faire comme tous les papillons de Stockholm, vous brûler les ailes à cette belle flamme.

– Rassurez-vous, mon cher chevalier. Il y a longtemps que je n'ai plus d'ailes. On ne s'en sert pas dans la diplomatie; nous les coupons comme nos moustaches.

– Alors il y a moins de danger,» dit Axel en riant.

Les deux jeunes gens approchaient de l'îlot des patineurs. L'œil perçant de Georges avait déjà reconnu le traîneau étroit et allongé de la comtesse et ses chevaux islandais, qui creusaient la neige d'un pied impatient. Un petit groupe entourait Mme de Rudden. Elle aperçut les deux nouveaux venus, qui se tenaient à quelque distance dans la foule. Son regard glissa légèrement, et pour ainsi dire sans le toucher, sur M. de Simiane, et il s'arrêta un instant avec une expression d'enjouement affectueux sur Axel, à qui elle rendit son salut avec un sourire.

Georges, à première vue, lui donna trente ans, la trouva belle, mais la jugea froide et même un peu hautaine. Sa pâleur était mate et vigoureuse de teinte, comme celle de l'ivoire, et elle n'avait pas aux pommettes, comme presque toutes les Suédoises, ces touffes de roses un peu trop rouges que le froid fait éclore sur la joue. Elle avait relevé son voile, et des bandeaux bruns à reflets d'or, trop appliqués sur le front, échappant à la passe étroite du chapeau, coulaient en ondes molles jusqu'au bas de son visage un peu long. Deux grands yeux, d'un bleu si foncé que de loin ils paraissaient noirs, animaient sa physionomie si expressive, même dans le repos. Un gros bouquet d'azalées rouges était posé sur ses genoux, à côté de son manchon en peau de cygne. Chacun de ceux qui venaient lui parler témoignait à la comtesse une respectueuse déférence; elle montrait à tous cette bonne grâce polie et cette bienveillance courtoise qui est le premier apanage et comme la marque de la femme bien née.

«Voulez-vous que je vous présente? demanda le chevalier sans plus de façon.

– Je n'en vois pas la nécessité.

– Vous avez peur?

– Non, malheureusement.

– Pourquoi malheureusement?

– C'est que la peur est le commencement de l'amour, comme de la sagesse, et la sagesse est une bonne chose, et l'amour aussi!

– Alors, venez!

– Plus tard, si vous y tenez... vous demanderez pour moi cette

grâce à Mme de Rudden... mais ici, en plain air... sans qu'elle ait pu refuser... Excusez-moi, chevalier, mais vous savez que je suis un peu formaliste.

– C'est que vous n'êtes pas encore fait à la simplicité cordiale de nos mœurs du Nord... Cela viendra... et l'amour aussi.»

Il était trois heures. Les nuits d'hiver ne se font point attendre sous ces latitudes voisines du pôle. La comtesse regagna la ville, et la foule la suivit comme une escorte.

Georges et le chevalier ne s'y mêlèrent point; ils revenaient tranquillement, causant et regardant.

Devant eux, Stockholm, fièrement posé sur ses trois îles de granit, entre le lac Mélar et la mer Baltique, dessinait sa silhouette élégante sur un ciel de saphir pâle. Les flèches de ses églises, les toits de ses maisons, la cime de ses palais, répercutaient comme des miroirs les rayons du couchant, qui se prolongeaient en traînées de feu sur la neige. Rien n'égale la splendeur de ces magnifiques adieux du soleil aux trop courtes journées du Nord. L'astre enflammé descend peu à peu avec une lenteur solennelle. Arrivé au bord extrême de l'horizon, il hésite et s'arrête, et alors même qu'il a disparu, il reste si près de nous, que l'on devine toujours sa présence. Cependant le ciel vers l'ouest garde des teintes plus ardentes: c'est une palette radieuse, où les nuances les plus riches se fondent et s'embrasent: il n'y a peut-être que deux couleurs primitives, le rouge et le jaune, mais elles se mêlent, se pénètrent, s'assortissent et se combinent de manière à nous présenter dans une chaude harmonie les tons les plus

radieux. Cette lumière, qui naît à l'horizon dans une bande de pourpre foncé, va mourir au zénith, au milieu de légers flocons orangés, qui ménagent la transition avec l'azur sombre. Elle se dégrade d'une teinte à l'autre, et tout à coup se réveille et s'avive, comme une voix qui rejaillit d'échos en échos, et dont les vibrations se heurtent et se croisent dans l'air sonore: parfois alors on a deux teintes superposées, dont l'intensité même semble redoubler par le contraste; parfois de grands nuages aux aspects étranges, chariots aux roues étincelantes, trônes d'or, palais aux architectures fantastiques, croulant sous le vent, s'élèvent de la mer, montent dans le ciel et se détachent vivement sur ce fond resplendissant d'or et de feu. On comprend alors qu'en face de ces spectacles sublimes Odin ait placé dans les nuages le paradis des héros.

Cependant les derniers rayons s'évanouissent, les splendeurs s'effacent, le ciel s'éteint, les touffes de lilas remplacent les bouquets de roses; aux teintes fauves de l'or rutilant succèdent les délicates pâleurs de l'argent; enfin, c'est le tour de la nuit, nuit sereine et limpide, dont l'ombre même a des reflets de perle, irisés de la lueur lactée des opales.

Georges était poète à ses heures, et cette grande scène fit sur lui une impression que peut-être il ne se croyait plus capable de ressentir. L'homme qui se connaît le mieux a toujours dans son cœur des replis secrets où la lumière ne pénètre point tous les jours. Et puis, à son insu, le regard profond de la comtesse le suivait toujours; il se surprit même, une fois ou deux, à chasser

son souvenir. Mais comme, en sa qualité de diplomate, il était de ceux qui prétendent que la parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée, il se garda bien de révéler sa préoccupation naissante.

Les deux amis dînèrent ensemble dans un club, et allèrent le soir au Grand-Théâtre, où l'opéra, trois fois par semaine, réunit la société aristocratique de Stockholm. Georges jorgna dans toutes les loges. Il ne découvrit point Mme de Rudden.

II

Le président de la chambre des nobles donnait, le lendemain, un des plus grands raouts de l'hiver.

Georges reçut une invitation: c'était dans l'ordre. Il y vint, amené par son ambassadeur. Les bals du grand monde, à Stockholm, sont fort brillants. Les Suédois s'appellent eux-mêmes les Français du Nord: ils aiment le plaisir et s'y livrent avec une ardeur toute méridionale. La réunion était nombreuse, et l'on ne comptait pas les jolies femmes. Georges parcourait de l'œil leur escadron volant: il cherchait Christine. Il ne l'aperçut pas. Il était jeune et avait trop longtemps vécu en Allemagne pour ne pas aimer la danse; il accepta donc sans trop de regrets les compensations que lui offraient cinq ou six beautés à la mode, fort empressées de donner aux étrangers, par leur accueil, une idée favorable de l'hospitalité suédoise.

Mme de Rudden entra pendant qu'il dansait une rédowa: elle traversa le salon avec cet air de majesté gracieuse qui ne l'abandonnait jamais. Georges ne voulut point retourner la tête, mais il suivait tous ses mouvements dans les glaces; il entraîna sa danseuse vers elle pour la voir de plus près. La robe de la comtesse l'effleura. Mais Mme de Rudden ne fit qu'une apparition au milieu de la foule un peu bruyante: passé vingt ans, les femmes vraiment distinguées ne dansent plus; elles laissent ce plaisir à celles qui n'en ont pas d'autre. Elle se retira dans un des

boudoirs disposés autour du salon pour servir d'asile à la causerie discrète. Quelques hommes l'entourèrent bientôt, et elle devint le centre d'un petit groupe.

Georges trouva que les rédowas suédoises duraient un peu trop longtemps, et quand il eut reconduit sa danseuse, il s'approcha du boudoir.

La comtesse se faisait habiller à Paris; elle passait pour une des femmes les plus élégantes de Stockholm. Personne mieux qu'elle ne savait s'asseoir: c'est un art plus difficile qu'on ne pense. La crinoline n'avait pas franchi le Sund, et les armatures de fer ne faisaient pas encore de la jupe ballonnée des Sébastopols de velours et de soie. Mais Christine avait une façon particulière de ranger autour d'elle les plis nombreux et souples: elle donnait au costume moderne, si facilement ridicule entre des mains malhabiles, la noblesse et la distinction. M. de Simiane avait le sentiment trop vif de la forme pour ne pas faire toutes ces remarques du premier coup d'œil: avec lui les plus petites choses avaient leur importance, et c'était toujours par les yeux qu'on le prenait d'abord. La comtesse portait, ce soir-là, une robe de velours noir, dont le corsage, montant peut-être un peu haut, cachait à demi ses épaules, mais faisait ressortir, par un contraste de tons très-puissant, toute la beauté de son cou, un peu long, mais fin d'attaches et légèrement doré. C'était tout à la fois magnifique et simple; puis c'était chaste, comme est toujours la beauté vraie. La plus séduisante des grâces c'est la grâce décente. Les femmes semblent l'oublier quelquefois, les hommes s'en

souviennent.

La comtesse était assise dans un grand fauteuil, la tête un peu renversée en arrière sur le dossier, pour mieux écouter deux hommes qui lui parlaient debout. Cette pose, qui semblait si naturelle, une coquette l'eût choisie, car elle faisait merveilleusement valoir toute la beauté intelligente de sa physionomie. Son visage, vivement éclairé d'en haut par la lumière qui baignait ses cheveux et se jouait sur ses tempes transparentes, allait s'amincissant vers le bas de l'ovale allongé. En suivant le rayon de ses yeux, alors perdus dans le vague, on devinait qu'elle était faite pour regarder du côté du ciel.

Georges s'arrêta un moment sur le seuil du boudoir, et l'observa de cet œil pénétrant et sagace de l'homme qui a beaucoup examiné les femmes.

«Eh bien, fit le chevalier de Valborg, qui venait de le rejoindre, qu'en dites-vous?

– Elle est vraiment belle!..

– Et sage!

– Cela regarde son mari.

– Elle est veuve.

– Elle a donc toutes les qualités?

– Voulez-vous maintenant que je vous présente?

– Je n'ai aucune objection. Soit!

– Quelle froideur!

– Ma foi, chevalier, prenez-le comme vous voudrez, mais je n'ai jamais pu souffrir les femmes parfaites... vous me dites trop

de bien de celle-ci.

– N'en croyez que la moitié!

– Ce serait encore trop! je suis sûr qu'elle est ridiculement gâtée... et prétentieuse!

– C'est ce qui vous trompe: elle est aussi simple qu'elle est charmante.

– Dites tout de suite que c'est la huitième merveille du monde, et n'en parlons plus. Tenez, l'orchestre joue une mazurka, je vais la danser...

– Avec elle?

– Non, vraiment, avec ce petit nez retroussé qui fait des mines au coin de la cheminée.

– Eh mais! fit le chevalier; j'avais raison de vous le dire hier: vous avez peur.»

Qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme, d'un quadrille ou d'un assaut, ce mot de peur, dans une bouche étrangère, sonne toujours mal aux oreilles françaises. Georges rentra dans le boudoir qu'il avait déjà quitté. Les hommes avec qui la comtesse causait s'étaient retirés peu à peu derrière son fauteuil, et en regardant par la porte du salon elle aperçut les deux jeunes gens. Axel prit son ami par le bras, et s'approchant de Mme de Rudden, il lui présenta M. de Simiane dans les règles et avec les formes de l'étiquette la plus cérémonieuse.

La comtesse accueillit le nouveau venu avec la grâce aimable qui la distinguait, et lui indiqua de l'éventail un siège tout près du sien. Axel, debout devant eux, attendit que la glace fût

suffisamment rompue, puis il se rappela fort à propos qu'il devait danser, et il laissa Georges et la comtesse en tête-à-tête au milieu de la foule.

Georges était assez froid; la comtesse très-réservée: il fallut passer tout d'abord à travers ces généralités banales qui sont toujours le début frivole et mondain des relations les plus sérieuses; puis, peu à peu, comme si l'on se fût deviné avant de se connaître, tous deux se sentirent bientôt en confiance; l'entretien devint plus intime. On effleura tous les sujets, ainsi qu'il arrive entre gens à qui mille choses sont également connues et familières.

Georges releva une observation fine de la comtesse et parut l'admirer peut-être un peu trop.

«Savez-vous, lui dit-elle, que vos louanges ne sont pas flatteuses? elles marquent un certain étonnement dont vous ne pouvez pas vous défendre. On dit qu'à Paris vous nous prenez assez volontiers pour des barbares: «les barbares du Nord!» j'ai vu cela dans un de vos livres à la mode. Vous autres Français, vous êtes tellement civilisés!

– Trop, peut-être! Mais ce n'est pas non plus ce qui vous manque; seulement, vous l'êtes autrement que nous.

– Voudriez-vous m'expliquer la différence?

– En ce moment je prends mes notes, et ce sera l'objet d'un *memorandum* que j'adresserai aux grandes puissances... après vous l'avoir dédié.

– J'ai peur d'attendre longtemps, et je le regrette d'autant plus

que le sujet me semble piquant: vous avez eu le bonheur de voyager assez pour faire des comparaisons. Moi, je n'ai pas quitté la Suède, et je ne le regrette guère; j'aurais seulement voulu voir Paris. Est-ce que les Françaises sont vraiment belles?

– Quelquefois... mais...

– Il y a un mais?

– Hélas! oui; leur beauté, presque toujours, a plus d'éclat que de charme. Il leur manque ce je ne sais quoi d'intime que l'on retrouve seulement dans les races du Nord. A moins d'une grande passion, rare partout, rare surtout chez elles, leur beauté luit pour tout le monde, comme le soleil à midi.

– Vous me semblez, dit la comtesse en riant, un casuiste subtil en ces matières, et je voudrais connaître votre opinion sur...

– Les Suédoises?

– Oh! une opinion générale.

– Eh bien, dit Georges, si vous me permettez encore une comparaison astronomique, je dirai que de ce côté-ci de la Baltique vous êtes belles plus souvent à la façon de ces blondes étoiles qui se lèvent à minuit, et gardent leurs doux rayons pour deux yeux solitaires.

– Est-ce que vous êtes poète, monsieur le comte?

– Hélas! non, madame, je suis diplomate.

– Vous venez de rendre avec une image heureuse une idée trop flatteuse peut-être pour mes compatriotes. Je ne sais pas si elle est tout à fait vraie, mais je voudrais qu'elle le fût.

– Cependant, reprit Georges en attachant sur elle un regard qui

ne dissimulait pas assez son admiration vive, il y a des beautés tellement radieuses, qu'il serait peut-être injuste de les vouloir réduire au simple rôle d'étoiles; elles auraient le droit de se plaindre.

– C'est qu'elles ne seraient pas raisonnables, dit la comtesse en riant; car il serait difficile, même à une femme, d'aller plus haut.

– Après cela, fit Georges en relevant les yeux, ces chastes étoiles, on est souvent plusieurs à les regarder d'en bas.

– Et elles n'en savent rien! reprit Christine avec un fin sourire.

– C'est un malheur de plus, madame.

– Pour qui? pour les étoiles?

– Non, pour ceux qui les regardent.»

Un nuage passa sur le front du jeune diplomate: la mélancolie lui allait bien; il parut s'abandonner à une rêverie silencieuse.

«Les observations s'arrêtent là? demanda Christine; je le regrette, car vous m'intéressiez.

– J'ai toujours cru, répondit-il, que les femmes de votre pays entendaient même ce qu'on ne leur disait pas.»

Christine le regarda de son beau regard clair et franc; ses yeux s'arrêtèrent un instant sur les yeux du jeune homme, puis elle les détourna bientôt avec une expression d'inquiétude et de contrariété. Rien au monde n'était moins capable de lui plaire qu'un compliment banal; la menue monnaie de la galanterie n'était pas reçue chez elle. On va plus vite à Paris qu'à Stockholm. La comtesse le savait, et son esprit se mit en garde. C'était peine inutile: elle ne fut point attaquée. Georges avait parfois l'allure

aventureuse; mais, s'il allait loin, il savait s'arrêter à temps. C'est là le tact suprême, et le monde seul peut le donner.

Un murmure de l'orchestre arriva jusqu'au boudoir. M. de Simiane profita de l'occasion pour rompre le courant d'idées qui peut-être emportait l'âme de Christine loin de lui.

«Vous dansez, madame? lui dit-il en reprenant son air d'enjouement léger.

– Plus!

– C'est une résolution?

– Arrêtée.

– Vous n'en changerez pas?

– Je ne le crois guère.

– C'est que...

– Achevez.

– J'ai bien envie de faire un tour de valse.

– Ah! la raison est bonne, dit Christine en retrouvant son sourire; mais voilà les trois filles de l'ambassadeur d'Autriche; elles dansent comme des Péris... ou des Allemandes.

– Je voudrais danser avec une Suédoise.

– Justement! voici venir la jolie Mina de Welfen: invitez-la, vous allez faire son bonheur.

– J'aimerais mieux faire le mien! Madame la comtesse, c'est avec vous que je voudrais avoir l'honneur de valser.»

L'orchestre achevait le prélude de l'*Invitation*, de Weber. Elle faisait fureur alors à Stockholm comme à Paris. La comtesse se leva, et, sans dire un mot, elle mit sa main dans celle de Georges.

Deux couples passèrent en valsant dans le boudoir. Georges et Christine les suivirent et entrèrent dans le tourbillon.

«Je crois que j'ai oublié! murmura la comtesse en essayant ses premiers pas.

– Ayez confiance,» dit Georges à demi-voix en effleurant des lèvres son oreille nacrée.

Et, raffermissant son étreinte, il l'enleva.

O valse! poésie du corps! rythme du mouvement harmonieux! hymne de la séduction, écrite avec des strophes de poses! ô valse! charme et enchantement! Werther avait raison de te maudire, et les prédicateurs n'ont pas tort de te défendre.

Mais Werther n'a jamais sauvé personne, et tout le monde n'écoute pas les prédicateurs.

Georges et Christine valsèrent.

Christine avait le don de la grâce, et cette grâce, elle la portait en toute chose. La valse semblait faite pour lui donner l'occasion de déployer à la fois et de mettre dans leur jour éclatant toutes ces beautés de la femme, que, dans le repos, on pouvait seulement soupçonner. Le jeune homme l'enveloppait d'un long regard, et il admirait tour à tour cette taille élégante et souple qui ployait sous son bras; cette main un peu longue, mais si fine, qu'elle disparaissait dans la sienne; ces belles épaules que le mouvement de la valse tantôt noyait dans l'ombre et tantôt ramenait toutes frémissantes sous l'éclatante lumière. Cependant peu à peu la musique pénétrante, l'éblouissement des bougies, l'enivrement du tourbillon, le contact de ce beau corps contre sa poitrine,

le vague parfum exhalé des cheveux, tout contribuait à jeter dans l'âme de Georges un trouble que depuis longtemps il ne connaissait plus.

Depuis qu'il s'était engagé avec elle dans le cercle mouvant, il n'avait point adressé la parole à Christine. Il voulut rompre ce silence, qui devenait embarrassant pour tous deux, et il regarda son visage. L'animation de la danse l'avait en quelque sorte transfigurée. Un demi-sourire errait sur ses lèvres, légèrement, comme un oiseau qui voltige sans se poser; sa joue, naturellement pâle, se teintait d'un carmin délicat, comme si la rose de la jeunesse s'était épanouie en elle tout à coup. Elle sentit le regard qui s'arrêtait sur elle, et, relevant ses paupières brunes, elle tourna vers Georges ses grands yeux, qui semblaient nager dans la joie divine de l'extase. Elle était vraiment au-dessus de toute banalité plus ou moins élégamment tournée: un compliment vulgaire devait sonner comme une fausse note à son oreille. Georges le comprit, et il se tut.

Comme il la reconduisait:

«Weber est un grand et noble génie, lui dit-il, et nul, à mon gré, n'a mieux interprété les sentiments du cœur. Sa musique est comme le soupir de l'âme.

– C'est pour cela que vous ne parlez point quand on la joue?

– Oui, dit-il à son tour, c'est précisément parce qu'elle exprime si bien ce que je sens que je me garde de l'interrompre.»

Christine se rassit.

«On assure, fit-elle en lui jetant un coup d'œil rapide, que les

Français parlent un peu légèrement des choses sérieuses.

– Je ne sais pas, répondit-il; il y a fort longtemps que je vis à l'étranger.»

Quelques amis de Christine s'étaient rapprochés d'elle. Georges la salua profondément et rentra dans le salon où l'on dansait.

«En vérité, comtesse, dit un homme d'une quarantaine d'années qui venait de prendre la main de Mme de Rudden à l'instant même où M. de Simiane s'éloignait d'elle, je ne vous ai jamais vue comme ce soir. Vous devenez d'une beauté inquiétante.

– Pour qui?

– Pour moi!

– Il y a si longtemps que vous êtes inquiet!

– Hélas!

– Et sans raison... Je ne suis pas coquette, vous le savez bien...

– Par malheur.

– Pourquoi?

– Parce qu'alors vous auriez un défaut.

– Monsieur le baron, vous devenez bien... français.

– Est-ce un compliment ou une épigramme?

– Je ne fais pas d'épigrammes et je n'aime pas les compliments.

– Je ne vous en faisais point en vous disant que jamais vous n'avez été plus belle.

– Eh bien! tant mieux! dit-elle en riant, je veux l'être...

– Ah! comtesse, *il* ne fait que d'arriver!

– Fou! dit Christine en cachant derrière son éventail une rougeur furtive.

– Ma pauvre amie, reprit le causeur avec une nuance de mélancolie, vous ne savez pas encore mentir.

– Cela viendra peut-être, dit-elle en riant, mais sans le regarder. En attendant, soyez assez bon pour faire demander mon traîneau.

– Savez-vous, mon cher, disait de son côté le chevalier de Valborg en passant son bras sous celui du jeune homme, que vous faites rapidement vos conquêtes?

– Je ne comprends pas...

– Dissimulé!

– Étourdi!

– Enfin, mon cher, il y a trois ans qu'elle n'avait valsé...

– Voilà une preuve!

– Évidente!

– Si elle ne danse point, c'est que vous ne l'invitez pas...

– Elle nous refuse!

– C'est votre faute.

– Et une demi-heure de tête-à-tête!

– En plein bal!

– La faveur n'en était que plus précieuse.

– Que n'en preniez-vous votre part?

– Et l'hospitalité! je m'en serais bien gardé: la comtesse, d'ailleurs, ne me l'aurait jamais pardonné, ni vous non plus...

Mais, vrai, comment la trouvez-vous?

– Charmante!

– Adorable, mon cher, un diamant sans tache!

– Non: une perle; elle en a les douces lueurs.

– Soit! mais dites-le plus bas, car la voici.»

La comtesse, en effet, traversait le salon au bras de l'homme qui venait de demander son traîneau.

«Qui donc est avec elle? fit Georges au chevalier.

– C'est le major baron de Vendel: cinquante ans, mais le cœur jeune; un peu gros, mais parfaitement distingué; l'ami de la maison.

– Ah?

– Non pas comme vous l'entendez.

– Un cousin?

– Point. Un soupirant, mais pour le bon motif, comme vous dites en France; du reste, un vrai héros de roman... une âme délicate et chevaleresque. Il se jetterait au feu ou à l'eau pour la comtesse. En attendant, il vient de faire la campagne des *Duchés*, où il a gagné de la gloire, deux blessures et une décoration, en se battant comme volontaire pour le Danemark.»

La comtesse en ce moment passait devant les deux jeunes gens, qui causaient dans l'embrasement d'une fenêtre. Ils s'inclinèrent devant elle. Le major salua, non sans hauteur; Georges se redressa vivement sous son regard. Mais les yeux de Christine s'arrêtèrent sur les siens, et il ne vit plus qu'elle. Elle sourit doucement au chevalier de Valborg.

«Voilà, dit Axel, un sourire qui a eu soin de se tromper d'adresse. Tout va bien; décidément, vous êtes né sous une heureuse étoile.

– Je n'en sais rien, dit Georges; mais je ne fais jamais de sentiment après minuit... Est-ce qu'on soupe à Stockholm? Je voudrais boire une bouteille de vin de France à la santé des Suédois...

– Et des Suédoises!

– Bien entendu!

– Rien de plus facile. Nous avons ici notre *Café de Paris*, ainsi nommé parce qu'il est tenu par un Allemand et fréquenté par des Anglais. Il est dans la rue de la Reine, non loin du palais de la belle; car nous avons un palais, mon cher comte!

– Eh bien! chevalier, je vous invite à souper.

– J'accepte.

– A la seule condition que nous ne parlerons pas d'elle.

– J'aurai soin de vous désobéir.

– *Andiamo!*»

Les deux jeunes gens descendirent gaiement l'escalier d'honneur, garni d'un tapis rouge et planté de petits sapins auxquels on avait mis des fleurs de serre dans les branches, pour leur donner une apparence de végétation exotique.

«Enveloppez-vous, dit Axel au moment où son groom ouvrait la porte du vestibule; il est une heure après minuit, nous allons passer les ponts, il fait trente degrés de froid à l'ombre, et mon traîneau est découvert!

– *Andiamo!*» répéta Georges en modulant la délicieuse phrase que Mozart a mise dans la bouche de Zerline et de Mazetto. Et il se jeta au fond de la petite voiture basse, découverte comme le chevalier l'avait dit.

Les chevaux, sans bruit, comme des fantômes, emportèrent le traîneau rapide, qui glissait sur la neige durcie. De chaque côté, les maisons noires semblaient courir; la lune riait dans le ciel, toute blanche, entre les nuages gris. Un coup de vent froid avertit les voyageurs qu'ils franchissaient la petite rivière de Norrstrom et les bords de Rosen. Ils entrèrent bientôt dans la longue rue de Drottninggatan (la rue de la Reine). Au bout de cinq minutes, les chevaux fumants s'arrêtaient devant la taverne de Hans-Bamberg, éclairée *a giorno*. Hans-Bamberg est honoré de la confiance de toute la jeunesse élégante, et il ne ferme jamais son café les nuits de bal. Les deux jeunes gens traversèrent, entre deux rangées de torches résineuses fixées au mur dans des anneaux de fer, un petit vestibule garni d'arbres aux verts rameaux, et franchissant les vingt marches d'un escalier de bois, ils se trouvèrent à la porte de la salle commune.

«Norra! un cabinet, dit Axel en prenant par le menton une grande et belle fille qui était venue à sa rencontre: c'est possible, j'espère? ajouta-t-il en lui tapant familièrement sur la joue.

- Tout est possible à monsieur le chevalier.
- Même de t'empêcher d'avoir des amoureux?
- Cela plus que tout le reste! dit Norra en faisant une belle révérence.

– Je te préviens, friponne, que je n'en crois pas un mot!.. Mais n'importe... c'est ton affaire; à souper!

– Que veut monsieur le chevalier?

– Ce que tu as... des huîtres.

– Monsieur le chevalier veut rire... Il y a trois mois qu'elles sont gelées au fond de la mer.

– C'est juste! Eh bien! ce que tu voudras, et du champagne Cliquot! Vous verrez, mon cher comte, qu'il faut venir en Suède pour boire des vins de France.

– Il n'est pas encore frappé, monsieur le chevalier.

– Eh bien! ma belle, ouvre la fenêtre, et ce sera fait tout de suite.»

Norra descendit pour aller commander le souper.

«Savez-vous, mon cher Axel, dit Georges en s'asseyant, que je vous trouve assez Sybarites de vous faire servir à table par de jolies filles?

– Que voulez-vous, mon cher comte? nous aimons mieux cela que des garçons, comme chez vous; rien ne nous déplaît comme le service des hommes; celui des femmes est meilleur: leur main est plus légère; elles ont tout à la fois plus de prévenance, plus de douceur et plus de délicatesse. Je suis toujours tenté de rire de vos valets de pied, robustes gaillards qui portent à bras tendus... une assiette de porcelaine ou un verre mousseline. Et puis j'avoue que j'aime assez, comme coup d'œil, voir passer et repasser devant moi ces jolies créatures en jupon court, en corset de couleur, le petit bonnet sur l'oreille, – un rien ce bonnet, un morceau de

velours, et un bout de dentelle chiffonné sur le chignon, – et l'œil éveillé! Oui, j'aime mieux cela que vos laquais solennels, empesés dans leur cravate.»

Axel eût peut-être continué longtemps sur ce ton, mais il fut interrompu par deux petits coups frappés à la porte.

C'était Norra qui revenait accompagnée d'une seconde *piga* (c'est le nom qu'on donne à ces jeunes filles¹), portant les flacons et les plateaux. On eût dit deux jolis lutins échappés à cette fraîche province du Bléking, où le sang rose coule sous la peau satinée. En deux minutes le souper fut servi.

«Plaise à Votre Honneur, si quelque chose manque, deux coups sur le verre... et bon appétit!..»

Les deux pigas sortirent en faisant force révérences.

Axel découpa lestement un jerper, sorte de gibier de la taille d'un fort pigeon, à la chair blanche et savoureuse, dont le fumet délicat excite l'appétit et donne soif. Georges fit sauter le bouchon cerclé de fer d'une bouteille à fine encolure.

«Et maintenant, dit le chevalier en choquant les verres, à la santé de vos amours.

– Attendez donc!

– Quoi!

– La seconde bouteille!

– Alors, dépêchons de boire la première.»

Le souper fût très-gai, plein de verve: les deux jeunes gens

¹ *Piga* vient de l'adjectif *pig*, qui veut dire mutin, éveillé. Les jeunes filles de Stockholm ont mérité d'en faire le substantif qui les désigne.

étaient de joyeux compagnons. Cependant Georges versait plus qu'il ne buvait, en homme qui veut se taire et écouter. Axel ne demandait qu'à parler: il n'attendit pas le troisième verre pour commencer ses confidences.

«Pardieu! dit-il, vous croyez que je ne vous vois pas venir? Vous n'osez pas m'interroger et vous brûlez d'envie de m'en tendre... Ne soyez donc pas boutonné comme cela jusqu'au menton: vous apportez partout un air de chancellerie; nous ne sommes pas ici dans un congrès.

– Je n'interroge jamais! dit Georges.

– Mais vous écoutez toujours.

– C'est un peu mon métier.

– Vous vous arrangez de façon à cumuler le bénéfice du silence et de l'indiscrétion.

– Et vous, comptez-vous donc pour rien le plaisir de parler?

– Au fait, que voulez-vous savoir?

– Tout ce qu'il vous plaira de m'apprendre.

– Eh bien, sachez donc que la comtesse – car c'est de la comtesse qu'il s'agit, j'imagine!..

– Eh oui, bourreau! pourquoi me retournez-vous ainsi sur les charbons?

– Enfin, voilà un cri du cœur, et il vous comptera plus auprès de moi que deux bouteilles de Cliquot. Sachez donc que la comtesse est un ange.

– Prenez garde, chevalier, vous allez tomber dans le lieu commun.

– La comtesse est un ange que l'on accoupla jadis à un démon.

– Son mari! Je connais cela, toutes les histoires commencent ainsi.

– Alors, j'abrège; donc, M. le comte de Rudden était un assez piètre sire, pour ne pas dire plus, et il mérita... tous les malheurs qu'il n'a pas eus. Enfin, après cinq ou six ans de cet enfer anticipé qu'on appelle un mariage mal assorti, le comte mourut. Ce fut la première politesse qu'il eût jamais faite à sa femme. Il la laissait jeune, riche et belle, et avec un passé de malheur que beaucoup d'hommes auraient bien voulu lui faire oublier.

«La comtesse est la franchise même. Elle ne feignit donc point une douleur à laquelle d'ailleurs personne n'aurait crû. Mais elle porta sévèrement son deuil, et, avec ce sentiment des convenances qui ne l'abandonne jamais, elle quitta Stockholm, passa dix-huit mois dans ses terres, puis revint ici, et ouvrit ses salons, qui furent bientôt les plus agréables de la ville. M. de Rudden eût été assez étonné de la métamorphose; mais il eut le bon esprit de ne pas revenir. Cependant sa veuve fut demandée en mariage par tous ceux qui avaient quelque raison de se mettre sur les rangs, et même par d'autres. Celui-ci convoitait sa fortune; cet autre, sa beauté; un troisième, l'appui naturel qu'il trouverait dans ses alliances, car elle est des Oxen-Stjerna, et tient à tout ce qu'il y a de grand dans ce pays. Christine n'accepta personne: elle n'aimait point. Mais les amants repoussés devinrent pour elle les plus dévoués des amis. Que ceci soit dit à leur louange et à la sienne.

– Et vous chevalier?

– Moi, mon cher comte, sans doute j'aurais fait comme les autres; mais j'étais en France quand Mme de Rudden revint à Stockholm, et, à mon retour, je la trouvai si fortement retranchée dans sa position de veuve inexpugnable, que je résolus de commencer comme les autres avaient fini.

– Et de finir comme ils avaient commencé?

– Point, mais de me résigner tout d'abord à l'amitié sans passer par l'amour.

– C'est pourtant le chemin le plus court et le plus sûr, à ce qu'on prétend. La belle veuve ne vous aura pas su gré de votre discrétion rare... croyez-en ma vieille expérience.

– Quel âge avez-vous, mon cher Georges?

– Vingt-six ans, mon cher Axel.»

Axel se mit à rire.

«Mais les années de campagne comptent double! reprit le comte. Oui, continua-t-il, les femmes qui se défendent le mieux aiment cependant à être attaquées, ne fût-ce que pour se défendre! Elles veulent se refuser, mais elles ne veulent pas qu'on ne les demande point.

– Ceci peut être vrai à Paris; mais c'est un manège de coquette, et nous ne comprenons guère toutes ces subtilités. Soyez certain que vous jugez mal Mme de Rudden. Elle est exempte d'artifice. Je vous l'ai déjà dit: c'est la simplicité même. Elle est trop bonne pour se complaire au spectacle du mal qu'elle aurait fait, et elle est trop étrangère à tout calcul de vanité pour traîner après elle un

cortège de cœurs captifs. Je vous le répète: vous ne la connaissez point. Ce n'est pas une nature tout à fait comme une autre. Le jour où elle aimera, elle est femme à le dire la première et à mettre loyalement sa main dans la main de l'homme qu'elle aura choisi. Oh! celui-là sera un homme heureux, et je bois à sa santé!» continua le chevalier en choquant son verre contre celui du comte.

Georges était devenu très-sérieux. Il trinqua sans boire.

«Et ce major, ce baron de Vendel, reprit-il au bout d'un instant, qu'est-ce donc?

– C'est le meilleur ami de la comtesse; il a pour elle, depuis tantôt dix ans, une amitié passionnée; ou plutôt il a de l'amour. – Allons! ne vous emportez pas: vous avez des yeux qui flambent! Cependant le choix d'un homme comme le major ne peut que vous flatter; il justifie vos préférences. Le baron ne cache pas ses sentiments; il s'en vanterait presque, et le monde les respecte, tant il les croit sincères. Christine est *sa dame*, comme disaient nos pères, et nos pères disaient bien. Il a pour elle le culte chevaleresque des preux du moyen âge; il irait se faire tuer, avec ses couleurs sur la poitrine, sa pensée au cœur et son nom sur les lèvres. Saluez, mon cher comte! on ne rencontre pas des amours comme celui-là tous les soirs! Christine le sait et s'en montre profondément reconnaissante. Mais il a cinquante ans et relâche tous les six mois un cran de son ceinturon. Ce n'est ni l'âge ni la taille qu'il faut pour aller chanter: *Je suis Lindor!* sous les fenêtres de Rosine. Du reste, le baron ne s'en fait point accroire, et il

n'a aucun des ridicules d'un prétendant suranné. Il désire assez, n'espère pas beaucoup, et ne demande rien. «Aujourd'hui, lui dit-il parfois, vous êtes plus jeune que moi... mais, dans dix ans, nous serons à peu près du même âge.» Ce brave major calcule à sa manière. «Je n'ai pas le droit d'être impatient; je n'aurais pas d'excuse. J'attendrai tant que vous voudrez, – toujours! si vous ne voulez jamais. Enfin, me voilà! vous savez où je suis... j'y reste; vous n'avez qu'à me faire un signe, et même c'est inutile, je crois que je devinerai sans cela!

– En attendant, soyons amis! répond Christine, car je ne fais cas de personne plus que de vous.»

«Et ainsi vivent-ils dans ce clair de lune de l'amitié qu'aucun nuage n'a jamais obscurci. On assure que Christine lui a promis de ne pas se remarier ou de n'épouser que lui. Ce n'est pas le major qui l'a dit; mais on l'a répété devant lui, et il s'est contenté de répondre par un gros soupir. Voici, monsieur l'ambassadeur, à quel point nous en sommes, et il est fort possible que tout ceci vous donne à penser.

– Je pense que la comtesse est une femme ravissante et que le major sera quelque jour le plus heureux des maris.

– Et moi je crois que vous ne croyez que la moitié de ce que vous dites; mais c'est déjà beaucoup, et le temps nous apprendra la fin de l'histoire. Il est quatre heures; je n'entends plus de bruit nulle part: tous les soupeurs ont disparu; peut-être serez-vous bien aise de rêver tout seul: partons!»

Norra, dormant debout, vint apporter la note avec un geste

de somnambule: les deux jeunes gens quittèrent les derniers le bel établissement de Hans-Bamberg; Axel conduisit Georges jusqu'à sa porte, sur la grande place du *Stortorget*, la plus belle de Stockholm, et, après lui avoir souhaité des songes d'or, il reprit le chemin des quais en fredonnant un air d'opéra.

III

Le vin de Champagne, après un bal, n'a pas les vertus narcotiques de l'opium ou du hatchisch. Georges dort peu, et, s'il fit des rêves, ce furent des rêves à demi éveillés. Ses yeux mal fermés revoyaient toujours la belle image de Christine, passant et repassant devant lui; il entendait encore les préludes de la valse de Weber; il pressait contre sa poitrine une taille fine, souple, frémissante; il respirait ce doux parfum de mimosa qui s'exhalait, quelques heures auparavant, de l'éventail et du mouchoir de la comtesse: son front brûlait. Puis, tout à coup, il éprouvait comme une sensation de froid: il se retrouvait sur le Mélar, la neige étendait devant lui sa nappe blanche sans fin. Les poneys noirs passaient comme le vent, emportant Christine, qui lui tendait les bras. Il s'élançait vers elle, et, au moment où il allait l'atteindre, les épaulettes du major lui barraient le chemin.

Le réveil prolongea ces agitations de la nuit: le valet de chambre allait et venait dans l'appartement, faisant le feu, apportant le sucre, préparant le thé, attendant des ordres qu'il ne recevait pas. Le soleil était paresseux comme Georges; il oubliait de se lever: à midi, il ne faisait jour nulle part; Stockholm demeura enseveli dans un brouillard sombre. M. de Simiane passa le reste de sa journée à ranger ses papiers et à s'installer un peu: il ne sortit pas.

Le lendemain, la matinée était souriante, le ciel bleu: Georges

fit atteler deux beaux chevaux dalécarliens que le chevalier de Valborg lui avait cédés, et il fit une promenade sur la route de Haga; Haga est comme le Saint-Cloud de la Suède, et l'on y va par des routes charmantes, que fréquentent assez les gens du bel air. Comme il rentrait en ville, à la nuit tombante, sa voiture se croisa avec un traîneau fermé, qui en sortait. Il était lancé au grand trot. Le givre brodait d'arabesques la vitre obscurcie; c'est à peine si Georges put distinguer une forme à demi couchée sur les coussins. Il vit cependant que c'était une femme, mais il ne vit pas autre chose.

Arrivé à la hauteur de la petite église de Sainte-Clara, située vers le milieu de la rue de la Reine, Georges donna l'adresse de la comtesse à son cocher, qui le mena chez elle et sonna.

«Madame n'y est pas!» répondit le concierge, honnête Danois dont on avait fait un suisse, et que l'on affublait, dans les grandes occasions, d'une hallebarde et d'un baudrier.

Georges descendit et se nomma.

«Quand Mme la comtesse y est pour quelqu'un, elle y est pour tout le monde, fit avec une majestueuse solennité l'incorruptible gardien.

– Au château!» dit le jeune homme assez brusquement.

Les chevaux repartirent, et, franchissant au galop la place de Gustave-Adolphe et le pont du Nord, s'arrêtèrent tout en sueur au pied de la *Montée des Lions*, rampe gigantesque dont les lions de Charles XII semblent défendre l'accès. La sentinelle et le cocher échangèrent quelques mots; puis la voiture, entrant

dans l'intérieur du palais, traversa deux cours et alla gagner la petite terrasse des Lynx, disposée en parterre et garnie de bouquets d'arbres. Le baron de Vendel s'y promenait avec le fils du ministre de la guerre. Le major avait l'air assez soucieux; Georges l'évita et fit demander le chevalier de Valborg. On lui répondit au bout d'un instant que le service retenait le chevalier dans les appartements. Georges écrivit au crayon sur sa carte: «J'ai besoin de vous: venez! On dit que vous serez libre à huit heures; je vous attendrai depuis sept.»

Il alla ensuite lire les journaux dans un cercle, trouva les nouvelles diverses insignifiantes, la politique absurde, les feuilletons ennuyeux, et, en fin de compte, ne sachant plus que faire, dîna pour tuer le temps et rentra chez lui.

A huit heures dix minutes il entendit un coup de sonnette brusque qui le fit bondir.

C'était le chevalier.

«Axel, je vous remercie, dit Georges en lui tendant les mains; vraiment, j'avais besoin de vous voir.

– Je m'en doutais: aussi me voilà!

– Merci encore! Eh bien?

– Est-ce que vous savez déjà...

– Rien! Qu'y a-t-il?

– Avez-vous vu la comtesse?

– Non.

– Êtes-vous allé chez elle?

– Oui, sans être reçu... Je suis d'assez méchante humeur...

– A quelle heure y êtes-vous allé?

– A quatre heures.

– Elle était partie.

– Partie!.. Ah! et pourtant le major est toujours ici!

– Comte, ce n'est pas bien ce que vous dites là. C'est une injure gratuite et que personne ne se permettrait chez nous. Un jour vous vous repentirez de vos paroles.

– Soit! je m'en repens déjà; mais, de grâce, où est-elle?

– Près d'Upsala, chez son oncle, qui est très-mal. La nouvelle est arrivée à deux heures; la comtesse est partie à trois!..

– Et... quand revient-elle?

– On ne sait.

– Upsala... c'est loin d'ici?

– Trente ou quarante lieues.

– J'y peux aller?

– Oui, si vous voulez la perdre!

– Axel, mon ami, je crois que je vais l'aimer.

– Il est évident que vous l'adorerez... surtout si elle ne revient pas.

– Mon cher Valborg, vous avez trop d'esprit pour moi.

– Allons, ne vous fâchez pas! je vous donnerai de ses nouvelles.»

IV

Christine ne revint point à Stockholm de tout l'hiver. Je n'affirmerai point que le chevalier eut raison tout d'abord, et que, par cela seul qu'elle était absente, Georges l'adora; mais du moins il y pense très-souvent.

Le comte de Simiane était jeune: il n'avait pas encore trente ans. Mais il y en avait déjà sept ou huit qu'il vivait de la vie du monde. Il avait connu la meilleure compagnie de l'Europe et passé quelques hivers dans des capitales plus renommées pour leur élégance que pour leur moralité. Beau, distingué, spirituel et discret, il n'avait pas rencontré beaucoup plus de cruelles qu'un surintendant de l'ancien régime.

La facilité du plaisir est un de ces malheurs heureux dont on ne songe point à se plaindre, mais qui donne souvent à nos relations une légèreté fâcheuse et à nos sentiments une inconstance coupable. Georges faisait la cour à une femme comme un autre lui aurait dit bonjour. Il appelait cela être poli, et il était trop bien élevé pour ne pas être poli avec tout le monde. Mais ces intrigues, nouées par la fantaisie, dénouées par le caprice, ne lui rapportaient pas plus qu'elles ne lui coûtaient: le plaisir n'est pas même la petite monnaie du bonheur. Des millions de centimes ne font pas toujours une pièce d'or; il y a manière de compter. Si Christine fût restée à Stockholm, sans doute il eût été pour elle un poursuivant plus redoutable que les autres. Il

eût apporté à son attaque cette furie française, qui peut conquérir autre chose que des provinces. Ou Christine eût été vaincue, et Georges, après les premiers enivremens, n'eût pas senti tout le prix de sa victoire; ou, par sa résistance, la noble femme eût fait vibrer en lui la fibre irascible et malade de la vanité, et la tendresse serait morte, en naissant, des blessures de l'orgueil.

L'absence arrangeait mieux les choses. Elle paraît d'une grâce nouvelle Mme de Rudden, si séduisante déjà; elle lui donnait la seule chose qui pût lui manquer: le prestige de l'éloignement et le mérite de l'impossible. Les femmes qu'elle laissait après elle n'avaient ni sa beauté ni son charme, et son souvenir, trop vif encore, en détournait Georges. Il lui dut ainsi les premières heures de solitude que sa jeunesse eût connues. La solitude, qui est mortelle aux petites passions, est favorable aux grandes. Elle leur donne cette conscience de soi, sans laquelle on n'est pas: elle les fortifie en les épurant. Il y a, dit-on, des arbres qui ne puisent leur sève et leur vie que dans les couches les plus reculées de l'humus profond; il y a des amours qui ne s'épanouissent en fleurs et en parfums que si leur racine a pénétré dans les cœurs jusqu'à la source sacrée des larmes. Georges avait échangé avec Christine un regard, quelques paroles, à peine un serrement de mains dans l'émotion sympathique d'une valse. Au bout d'une semaine, il avait pour elle un culte idéal; au bout d'un mois, il l'aimait.

Et Christine? Christine ne fit de confidences à personne, et l'on ne sait jamais ce qui se passe dans le cœur des femmes, –

même quand elles le disent! Quelques amis pourtant reçurent de ses lettres. Depuis longtemps, à chacune de ses absences, elle écrivait au baron de Vendel. Ainsi fit-elle cette fois comme toujours. On le savait; on lui demanda des nouvelles de la comtesse, et l'on apprit par lui qu'elle avait été appelée en toute hâte près d'un oncle malade dangereusement. Au bout d'un mois, Axel lui-même reçut une lettre. C'était la première fois que Mme de Rudden lui écrivait. Axel était l'ami de Georges.

Le chevalier courut chez M. de Simiane. Il entra dans son cabinet, la lettre à la main, et toute ouverte.

«Si vous croyez que je m'y trompe! lui dit-il; à d'autres, mon cher!.. On ne m'adresse à moi que l'enveloppe! Mais ce n'est pas à mon mérite que je dois cette aimable lettre; je crois donc remplir les intentions de l'auteur...

– Est-ce qu'elle parle de moi? dit Georges en prenant le billet.

– Vous êtes plus amoureux que je ne pensais! Et les convenances? Sachez donc que vous n'êtes pas même nommé, et qu'il n'y a point de *post-scriptum!*»

Georges dévorait la lettre des yeux.

«Elle a d'autres correspondants que moi, reprit Axel; mais elle sait que je suis votre ami, et elle veut que vous la lisiez.

– Je vous préviens que je n'en crois rien, répondit le comte tout en lisant.

– Français et modeste!» reprit Axel en riant.

La lettre était courte et simple. La comtesse annonçait la mort de son oncle, et disait qu'elle resterait quelques semaines encore

près de la veuve et des enfants: elle ajoutait qu'elle regrettait Stockholm; elle chargeait le chevalier de lui envoyer des livres. C'était à peu près tout. Du reste, pas un mot de Georges. Mme de Rudden ne faisait point une seule allusion qui se pût rapporter à lui dans sa lettre; mais on découvrait dans son ensemble une nuance de rêverie tendre et des expressions à demi voilées de souvenirs et d'amitié, dont la gracieuse comtesse n'avait jamais encore senti le besoin vis-à-vis d'Axel.

«Vous remarquerez, dit le chevalier, qu'elle a écrit en français.

– C'est la langue de la cour, et vous vous en servez volontiers dans le monde.

– Oui, mais jamais entre nous, à moins que... enfin ne m'en faites pas dire davantage.»

Valborg sortit en *oubliant* la lettre.

Georges passa la journée à la lire et à la relire. Il en creusa les phrases, et il en pesa les expressions, s'efforçant de découvrir le mot pensé sous le mot écrit. Mais elle était d'une convenance et d'une mesure parfaites. Ce sont les qualités qui distinguent les femmes du vrai monde. Georges put soupçonner une intention générale, si le chevalier disait vrai; mais rien de particulier dont il dût tirer avantage. Sans doute, c'était peu pour lui; mais pour elle, n'était-ce point déjà beaucoup? Il obtint du chevalier la permission de faire lui-même la réponse que celui-ci devait envoyer à la comtesse. Le premier jet ne lui réussit pas: il s'aperçut à la lecture que cette lettre d'un ami était celle d'un amoureux, qu'il mettait une déclaration dans la bouche

du chevalier, et que sa passion brûlante courait sous la plume froide d'Axel. «Cela est trop, se dit-il, et puis, si la comtesse s'y trompait, si elle attribuait au chevalier qu'il ne lui dit que pour moi! il y a là un danger et la chose est délicate.» Il jeta son brouillon au feu, recommença et fut plus content de la seconde épreuve. C'était à peu près possible. Il parlait d'amitié, de souvenir... des vifs souvenirs que la comtesse laissait partout, des regrets qui l'avaient suivie, des espérances qui l'attendaient... Si réservée que l'expression fût toujours, on devinait comme un trouble secret... Après une phrase assez émue, Georges glissa son nom assez habilement, en disant qu'il avait plus d'une fois demandé des nouvelles de la comtesse: rien de plus. Axel relut, approuva la rédaction, en se félicitant lui-même des progrès qu'il avait faits dans la langue française. «Ce n'est plus du français de Stockholm, c'est du français de Paris, disait-il, et je ne jurerais pas que l'on ne s'en apercevra point quelque part... mais je ne crois pas que l'on s'en fâche,» ajouta-il. Il recopia la lettre et l'envoya.

Au bout de trois semaines, Axel reçut un second billet plus court que l'autre. Il le porta sur-le-champ à son ami. Georges y trouva comme un souffle de printemps: l'espérance y battait des ailes; la vie courait et frémissait dans ces lignes écrites à la hâte pour demander les drames de Schiller et la Saga de Frithiof. La comtesse y parlait avec une émotion visible de l'heureux retour et du cher revoir, dont elle ne fixait point encore l'époque.

V

Cependant les premières brises de mai passent tièdes sur les montagnes; la sève court dans les branches flétries qui se relèvent, les bourgeons roses s'entr'ouvrent, et les feuilles se déplient, vertes au bout des rameaux noirs encore et déjà gonflés; la mousse reflurit avec la bruyère sur les rochers de granit, et les cataractes, secouant leurs chaînes de glace, sonnent et retentissent dans les bois.

Le Mélar était libre, comme le lac Clara, son voisin; les steamers reprenaient chaque matin leur route vers le Nord. L'aristocratie, que ne retenaient point à Stockholm les affaires de la diète ou des charges à la cour, en attendant la saison des bains ou des voyages, retournait à ses villégiatures dans les châteaux.

Georges voulut faire quelques visites aux familles dans lesquelles il avait été reçu l'hiver. Rien de plus facile autour de Stockholm. Le bateau vous emporte le matin et vous rapporte le soir, après avoir parcouru les détours du lac, sondant ses golfes, effleurant ses îles, visitant ses villages, prenant et débarquant partout ses passagers.

La première excursion de M. de Simiane le conduisit au château de Skokloster, sur la rive occidentale du lac Clara. La famille illustre qui habite ce splendide domaine marche à la tête de la noblesse du royaume, et elle accueille le visiteur avec cette simplicité, cette courtoisie et cette grâce à la fois familière

et digne, qui tient des réceptions princières et de l'hospitalité patriarcale.

Georges ne trouva au château que la vieille comtesse douairière de Brahé. La famille, qui se composait de sa bru, veuve comme elle, et de deux jeunes enfants était allée battre les buissons dans le parc avec une amie en visite. Georges fut retenu à dîner. Le château est curieux pour un étranger, tout plein de souvenirs d'héroïsme et d'amour. Mme de Brahé racontait avec le charme infini de ces grandes dames d'autrefois, qui ont tout vu et qui savent tout dire; les heures s'écoulèrent donc assez vite, et la noble hôtesse en était encore à la seconde édition de cette élégie sentimentale de la belle Ebba Brahé, qui fut la Bérénice et la Marie Mancini de Gustave-Adolphe, quand Georges, jetant un œil distrait par la fenêtre ouverte, aperçut deux jeunes enfants, le frère et la sœur, qui s'en venaient courant dans la grande allée du parc. Deux femmes les suivaient: l'une était la comtesse de Brahé, avec laquelle Georges avait dansé une fois ou deux pendant les dernières fêtes de l'hiver; l'autre... elle se retournait en ce moment vers la grande avenue de tilleuls et d'ormes qui traverse le parc dans toute sa longueur, et l'on ne pouvait point apercevoir son visage; mais à l'élégance de sa tournure et à la désinvolture superbe de son mouvement, M. de Simiane ne pouvait hésiter une seconde. En faut-il tant pour reconnaître la femme aimée? Un des enfants, revenant vers elle, la tira par sa robe pour lui donner une fleur: Georges revit le cher et doux visage. La surprise fut grande, et non moins grande l'émotion. Tout son sang reflua

au cœur: il retomba, plutôt qu'il ne s'assit dans son fauteuil, et, pour se donner une contenance, il prit sur la cheminée un album de dessins, et se mit à étudier les costumes pittoresques de la Dalécarlie.

Bientôt la porte s'ouvrit à deux battants, et les marmots, courant à leur grand'mère, répandirent sur ses genoux leurs mains pleines de fleurs.

«Mes petits-enfants! dit à Georges la vieille comtesse en promenant des caresses sur les deux têtes blondes.

– Charmants!» murmura Georges, déjà revenu de sa trop soudaine émotion.

Les deux femmes entraient au même instant.

«Quel joli tableau! dit, en regardant la grand'mère et les deux enfants, la comtesse de Rudden, qui n'apercevait point Georges, à demi caché par le dossier de chêne d'un fauteuil gothique; et moi aussi, grand'mère, je vous apporte des fleurs, continua-t-elle en se mettant à genoux à côté des enfants, aux pieds de la vieille comtesse.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.